
Milène Tournier

Et puis le roulis



éditions
THEATRALES

|| *Lyncéus Festival* ||

Et puis le roulis

Milène Tournier

Et puis
le roulis

éditions
THEÂTRALES

■ *Lyncéus Festival* ■

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terrain littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création : Jean-Pierre Engelbach. Direction et travail éditorial : Pierre Banos et Gaëlle Mandrillon.

© 2018, éditions Théâtrales,

47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-788-3 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : © Charlotte Cornic.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *Et puis le roulis*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

À mes parents

Personnages

FILS

MÈRE

CHEUR MONSTRUEUX

PÈRE

LA DOYENNE

À marée basse
La naissance du monstre

FILS.- Maman, Maman, est-ce que, moi aussi, un jour je vais mourir ?

MÈRE.- Non, Jacques, tu ne mourras pas. Jamais.

CHŒUR MONSTRUEUX.- Elle devait être folle, avoir dit ça. Et dans la file d'attente, à la boulangerie, sur la place, un dimanche matin. Elle aurait pu, c'est commun, balayer la question autrement, d'un très vague oh, dans très très très longtemps, et après tout on sait bien, que très très très longtemps c'est loin comme jamais pour l'enfant qui pense à hauteur de journée, à taille de goûter. Mais non, devant nous, la mère avait dit ça, que l'enfant ne mourrait jamais, elle avait dit son prénom et puis la phrase

MÈRE.- Jacques. Non, tu ne mourras pas. Jamais.

CHŒUR MONSTRUEUX.- Et je crois qu'on s'est regardés, tous, je crois que le mensonge, évident, terrible, nous a tous rassemblés, et chacun hésitait à intervenir. Jacques, non tu ne mourras pas, jamais. Si l'on pouvait s'interposer ? On aurait plus osé, bien sûr, s'il s'était agi de gifles, de claques assénées sous nos yeux. Si ça relevait d'un parti pris, après tout, d'un choix éducatif ? Ou bien si l'on avait raison, de s'indigner ? Si c'était l'humain en chacun, misérable, et conscient, qui se rebellait moins d'ailleurs dans l'intérêt du gosse que par l'effet d'une jalousie soudaine, d'un enfant qui n'aurait pas à affronter la mort, le savoir de la mort, la certitude de cela, et il ne pourrait plus alors être humain, faire partie des nôtres, et déjà, là, le fait qu'il soit dans la queue, avec cette exception faite, par la mère, cette monstrueuse exception, avec cette assurance, que la mort nous prendrait tous, tous mais pas lui, déjà nous avons envie de le frapper, et revenaient des gestes violents, primaires, d'écraser la tête, et encombre-toi de ta mort,

mon petit. Prends-la aux bras, sale gosse, ta mort, ta mort à toi, rien qu'à toi et qui t'attend. Jacques, oui tu mourras. Ta mort rien que pour toi, et chacun la sienne, et il ne pouvait pas rester là, parmi nous, et comment d'ailleurs pouvait-il accepter ça, faire la queue, quand il se croyait désormais le seul élu à échapper à la mort. Comment pouvait-il supporter, l'enfant, être dans la queue? Et si nous faisons la queue, aujourd'hui, nous, c'est bien que nous devinions, même tacitement, même de façon lointaine, qu'on allait mourir, un jour ou l'autre, qu'on allait tous, un par un, chacun son tour, pas tous en même temps, non, les uns sous les yeux des autres, plutôt, mourir. Et l'enfant avait fini par tous nous obnubiler, chacun à se demander, ce que ce serait, ce que ça ferait, même pour une minute, de penser que tu es éternel, que toi tout seul tu es éternel. Et les parents, les autres, leurs mioches au bout des bras, qui un jour avaient bien dû se prendre ça pleine face, que t'as beau être papa, t'as beau l'emmener au foot, t'as beau le soigner aux genoux et faire ça bien, faire ça doucement, et même, avec les pansements, faire des petits smileys, t'as beau tout ça, tu pourras pas lui dire qu'il mourra pas. Les autres parents regardaient médusés la mère, celle-là, qui, éhontément, à même pas un mètre d'eux, venait, sous leurs yeux, de sauver son fils de la mort, le sauver de mourir, l'extraire de son destin comme on soulève à la pêche aux canards un petit palmipède vert, jaune, et on le fait passer par-dessus le bassin, pour l'échanger contre un lot, un lot gagnant, et tu peux rejouer à l'infini. À l'infini ou presque, tout l'après-midi, comme dans les contes, les héros ont failli mourir une fois et pis finalement ne meurent pas, alors on croit ça, qu'ils seront pour toujours exemptés de mourir, à juste vivre, et vivre heureux.

MÈRE.- Viens, Jacques. Allez, viens, viens on y va. Jacques. Jacques!
Bon, tu ne veux pas? D'accord. Je te laisse, alors.

CHŒUR MONSTRUEUX.- Et protester abondamment contre l'hiver et contre lundi, comme l'enfant contre les choses qui arrivent, et parce qu'elles arrivent, quand bien même sa colère entière, quand bien même son corps à faire front, à dire non, et la crise de larmes qui n'y fait rien, en pleine rue, et la honte de sa mère par-dessus la boule qu'il forme au sol, à cogner au trottoir. Et la colère envers sa mère, qui tout à coup ne l'aime plus, se démet de lui, feint déjà de partir.

MÈRE.- Si tu veux je te le laisse là, voilà, je te laisse là.

CHŒUR MONSTRUEUX.- Et à travers ses sanglots, qui redoublent, c'est la rue qu'il se met à haïr, la rue qui fait de sa mère une sorcière comme les autres, quand il sait qu'à la maison, à deux, la colère serait reçue autrement, qui appellerait un autre visage, et pas le jeu idiot de l'abandon, pas le jeu banal de le laisser en pleine rue, il n'y croit pas, il n'y croit pas, mais quand même il suspend ses larmes, il n'y croit pas, mais, bien obligé, il court derrière sa mère qui avance, et puisqu'il devine que prenant sa mère au sérieux, et le jeu pour réel, c'est lui qui perdrait, le chien sur le trottoir et sa mère superbe, en connivence d'adultes, en connivence de parce que les mioches sont exaspérants parfois. On sait bien qu'ils le sont, et alors que sa colère à lui, il voudrait qu'elle n'appartienne qu'à lui, qu'elle soit unique, profonde, tragique, et pas, ça qu'ils disent entre eux avec leurs faces de grands, un caprice d'enfant, et gâté avec ça, qu'ils rajoutent. Gâté. Et le mot censé s'adresser aux parents, à cette mollesse d'âme qui les fera céder, gâté s'adresse maintenant à l'enfant seul, qui doit endurer seul le mot, gâté, et indépendamment du lien à sa mère. L'enfant doit porter seul sa honte, sa honte d'être en colère et sa colère de pas savoir la retenir, comme il fait chez lui et parce qu'il le fait chez lui, et que chez lui ça ne pose pas de problème, et comme dans toutes les familles ça pose pas de problème, et après tout, à part crier et faire du bruit, il fait pas de mal, lui, il en fait moins que la mère lui en fait à lui, là, de l'abandonner, jouer à l'abandonner.

FILS.- Chut, chut, voilà. Voilà, calme-toi. Voilà.

CHŒUR MONSTRUEUX.- Et par deux fois on put voir, ce jeudi-là de début octobre, la grande silhouette de Jacques dans la rue des écoliers. Une fois pour le feu qui avait pris dans l'école. Une deuxième fois, plus tard dans l'après-midi et alors que les flammes n'avaient pas encore replié leurs nuques longues, pour sauver un chien qui allait y passer, si Jacques n'était pas intervenu, n'avait pas posé sa grande main sur le ventre de l'animal, massé le cœur, et n'était pas resté là, à côté, accroupi, à murmurer des mots qui sont rien que des mots qu'on dit pour les chiens ou à Dieu

FILS.- Chut, chut, voilà. Voilà, calme-toi. Voilà. Tout est bien, tout est bien. Regarde, tout va bien. Ça va. Ne t'inquiète pas. Je suis là.

CHŒUR MONSTRUEUX.- Des mots faciles, des mots de quand on se sait tendre, quand on a tout l'après-midi pour soi, et que la rumeur du monde est loin. Et manifestant alors, dans son double acte, le perpétuel sac et ressac de toutes nos actions, et de nos âmes, qui sauvent et qui blessent, qui tirent et qui poussent, et comme pour dire, avec son geste plein d'ambivalence, combien douloureux lui étaient à la fois le bonheur et le malheur du monde, et qu'un seul long après-midi d'octobre pourrait suffire à faire la vie.

Milène Tournier

Et puis le roulis

Dans ce dialogue entre la mère, le père et le fils-monstre, les paroles déferlent comme les marées, entraînant avec elles ceux qui ont appris à nager en eaux troubles. C'est tout un monde qui émerge soudain par la force évocatrice des mots, seuls capables de retranscrire la douleur de se sentir étranger face aux autres et face au monde entier. Il ne reste plus, alors, qu'à prendre le large et à se construire des châteaux de sable dans la tête pour ne pas perdre pied.

Avec un souffle puissant qui nous soulève dans le cœur des tempêtes secrètes, l'autrice cartographie le paysage mystérieux de la maladie et de l'autre. L'autre : ce fils qu'on ne comprendra jamais tout à fait, cette créature étrange avec du vent sous le front et la langue au bout des doigts.

Une pièce intime pour deux actrices, deux acteurs et un chœur, qui nous emporte aux extrémités de nous-mêmes.

ISBN : 978-2-84260-788-3 | 8 €



www.editionstheatrales.fr